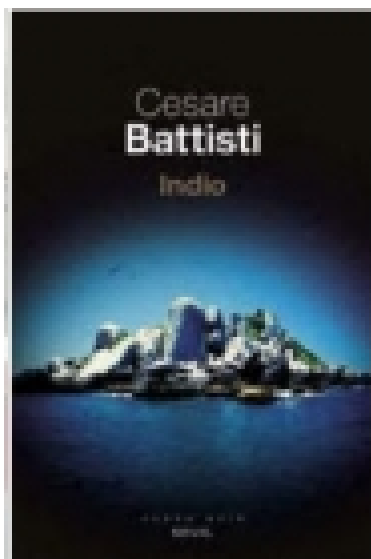




CULTURE LIVRES

CESARE BATTISTI LES LAGUNES DE L'HISTOIRE

L'auteur remonte le temps pour raconter l'aventure méconnue de Cosme Fernandes, un colon portugais qui voulut faire du Brésil une utopie fraternelle.



« Indio », de Cesare Battisti, éd. Seuil, 256 pages, 18,90 euros.

D'evenu bateau, le tronc ne redevient jamais un arbre. Cesare Battisti pensait qu'il serait toujours un nomade. Après qu'il a fui l'Italie, il est passé au Mexique, en France, au Brésil, ailleurs encore. Une existence étroite comme un ruisseau qui n'a jamais le temps de devenir un fleuve. Les exilés poursuivis par la loi vivent en sourdine, installés dans leur quotidien comme dans une salle d'attente. Les années glissent sur eux comme l'eau sur la pierre, sans laisser de traces apparentes. Derrière ses bar-

reaux en pointillé, il a pourtant toujours gardé les yeux ouverts. Là où sa cavale le menait, il se passionnait pour l'histoire, la géographie, la langue ou la culture du pays qui l'accueillait.

« Indio », son dernier roman, se passe au bord de l'Atlantique, au sud de São Paulo. On baigne dans la torpeur de Cananéia, une petite ville de pêcheurs où les cocotiers ondulent sous une brise exténuée de chaleur. Pas du tout l'endroit pour préparer le grand soir auquel Battisti songeait dans sa jeunesse. Au mieux, les idées vont et viennent au rythme assoupi d'une marée paresseuse. Entre l'océan, la lagune, les mangroves, les dunes et les îles, on pourrait se croire au paradis. Sauf qu'il y a les moustiques gros comme des mouches, assoiffés de sang et toujours en grande forme la nuit. Le narrateur y est appelé à la mort par noyade d'un de ses amis qui lui a laissé des malles de papiers. Des textes anciens et confus évoquant la découverte de l'Amérique. Hasard étrange, trois jours après, un pêcheur à son tour est retrouvé sans vie sur la rive avec une marque de corde sur les poignets.

On pourrait se croire dans un polar. Le narrateur pose des questions, se promène sous le regard de tous. Dans ces villages, de même que personne ne voit le carillon que chacun entend, nul ne vous parle mais tout le monde vous remarque. Au point qu'il est

même convoqué par le milliardaire en train de faire main basse sur les zones de pêche. Le genre d'homme qui vous menace à voix basse comme un serpent qui piquerait poliment. L'atmosphère de polar se renforce encore. Mais ce ne sont pas des meurtres que l'on découvre peu à peu. C'est une nouvelle version de la colonisation du Brésil.

Rien à voir avec la saga des soutanes, épée à la main et crucifix au cou, partis bénir les Indiens à coups d'eau bénite. Les documents de son ami racontent la découverte de Cananéia par maître Cosme Fernandes, un ingénieur portugais arrivé sur les lieux dans un navire arabe. Trente ans avant le débarquement officiel de ses compatriotes ! Et là, aucun massacre mais la création d'une cité indienne, d'un chantier naval et d'une armée de plusieurs milliers de guerriers. On a quitté le roman noir pour aborder chez Alexandre Dumas. Tout repose sur des faits établis. Au Brésil, maître Cosme Fernandes est devenu une légende sous le nom de Mestre Bacharel. Pour les besoins du récit, il se révèle l'ancêtre de l'ami qui a mené le narrateur à Cananéia. Battisti a dû beaucoup s'amuser. A défaut d'écrire l'Histoire en Italie, il l'aura réécrite au Brésil. C'est ainsi : une petite hache abat un grand arbre et un simple stylo efface les grands mensonges. Passionnant. ■

Par Gilles Martin-Chauffier

John le Carré : jeu de dupes



Ex-agent d'élite du MI6, Nat se morfond à la tête du Refuge, une station de troisième zone où croupissent des kgébiistes passés à l'Ouest. Mais quand une de ses taupes dormantes est réveillée par Moscou, ce passionné de badminton remonte au filet. Sauf qu'il joue avec des partenaires peu fiables... Mélancolie douce et humour désabusé imprègnent ce nouveau roman so british de John le Carré, qui conjugue avec élégance mavericaudage et espionnage. L'occasion aussi, à travers un jeune idéaliste, de glisser du virtuel dans la cup of tea de Donald Trump et des Brexiteurs. Délicieusement assassin. François Lestavel « *Retour de service* », éd. Seuil, 304 pages, 22 euros.

